La démarche scientifique en sémantique générale

© Isabelle AUBERT-BAUDRON, septembre 2021

Table des matières

I. Une confusion sur le sens des termes « sémantique générale » 1
II. Liens entre la sémantique générale de Korzybski et la démarche scientifique 4
III. Confusion entre observation et inférence 8
Le test d'inférence non critique 8
Exemple 9
L'histoire du test 10
Affirmations concernant cette histoire 10
Affirmations basées sur l'observation 13
Affirmations basées sur des inférences 13
IV. Chapitre XIII du résumé de l'*Introduction à la sémantique générale de Korzybski* (H. Bulla de Villaret) 14

I. Une confusion sur le sens des termes « sémantique générale »

Cette confusion est apparue du vivant de Korzybski. Il la déplore et s'en explique dans la préface de la troisième édition 1948 de *Science and Sanity*[1] :

« Ces derniers temps, le terme « sémantique » s'est largement répandu, généralement employé à mauvais escient, y compris par des auteurs éminents, et conduisant ainsi à une confusion désespérante. « La sémantique » est un nom qui désigne une branche importante de la philologie, une discipline aussi complexe que la vie elle-même, formulée en termes philologiques adéquats, et qui n'a en tant que telle aucune application directe aux problèmes de la vie. La « sémantique » de Lady Welby[2] était plus proche de la vie, mais ne procurait aucune technique

[1] Traduction © Isabelle Aubert-Baudron, janvier 2021.

[2]. Lady Victoria Welby : "La vie de Victoria, Lady Welby présente plusieurs anomalies: une femme sans éducation formelle, sa position sociale, son esprit incisif et sa correspondance industrieuse lui ont permis d'engager une discussion approfondie avec les esprits les plus importants du monde anglophone au tournant de le siècle. Malgré sa position dans l'aristocratie anglaise victorienne, ses idées réformistes sur la religion et la langue et sa philosophie de

permettant de l'appliquer, si bien qu'elle ne faisait pas le lien entre les structures linguistiques et les structures des niveaux non-verbaux dans lesquels nous vivons réellement.

Les complexités grandissantes de l'époque moderne ont rendu impérative une théorie des *valeurs* basée sur des techniques extensionnelles pouvant constituer une référence en matière d'éducation et d'auto-orientation. Une telle théorie, la première à ma connaissance, a demandé une approche scientifique moderne, basée sur les méthodes physico-mathématiques (espace-temps) et les fondements des mathématiques. Exposée pour la première fois en 1921 dans *Manhood of Humanity*, elle a été formulée dans les grandes lignes de façon méthodologique dans mes articles en 1924, 1925, et 1926, jusqu'au présent ouvrage en 1933.

Bien qu'aujourd'hui je connaisse les travaux des chercheurs qui travaillent dans les champs de la « sémantique », des « signifiants », de la « sémiotique », de la « sémiologie », etc., et que je les respecte, mon travail s'est développé entièrement indépendamment d'eux; eux-mêmes reconnaissent sans ambigüité qu'ils ne traitent pas d'une théorie générale des valeurs. Ces travaux n'ont pas de rapport avec mon champ d'activité, et au fur et à mesure que mon travail progressait, il est devenu évident qu'une théorie du « sens » est impossible (voir p. XV ff.), et que les « signifiants », etc., sont inapplicables. Si j'avais été au courant de ces parutions peu avant la publication de ce livre, j'aurais utilisé un autre nom pour désigner mon travail, mais le système serait resté fondamentalement identique. Le manuscrit original ne contenait pas le mot « sémantique », mais quand j'ai dû choisir quelques termes, du point de vue du time-binding et par égard pour les efforts des autres, j'ai introduit le terme « Sémantique *Générale* » comme *modus operandi* de ce premier système non-aristotélicien. Il semblait respecter une continuité historique. Une théorie de l'évaluation semblait suivre naturellement un sens évolutif de 1) « sens » à 2) « signification » à 3) *évaluation.* Au bout du compte, la Sémantique *Générale* s'est avérée comme une science de l'évaluation non-élémentaliste empirique naturelle prenant en compte l'individu vivant, sans le couper de l'ensemble de ses réactions, ni de ses environnements neuro-linguistiques et neuro-sémantiques, tout en le situant dans un *plenum* de plusieurs valeurs, quelles qu'elles soient.

La théorie des valeurs présente implique une discipline précise, applicable, limitée à ses postulats, un fait souvent négligé par certains lecteurs et auteurs. En outre, ceux-ci semblent souvent ignorer l'importance des difficultés inhérentes à ces problèmes ancestraux, ainsi que les solutions qui apparaissent en changeant non pas le langage, mais la *structure* du langage, à travers une application assidue des procédés extensionnels aux réactions provoquées par nos évaluations.

Par exemple, *Ten Eventful Years,* une publication de l'*Encyclopedia Britanica,* contient un article sur « Sémantique, Sémantique Générale », qui augmente considérablement les confusions actuelles sur ces sujets. Il ne mentionne même pas que la « sémantique » est une branche de la philologie, et ne présente aucune clarification permettant de distinguer le substantif « sémantique » de l'adjectif « sémantique ». Il comporte en outre de nombreuses inexactitudes, y

---

l'interprétation la placent fermement parmi les penseurs les plus progressistes et originaux du début du XXe siècle. Largement inconnu maintenant sauf des spécialistes de la vie et des lettres victoriennes, des sémioticiens et des érudits de CS Peirce (avec qui elle a correspondu au cours de la dernière décennie de sa vie), le travail de Welby sur le sens a été influent en son temps et mérite encore d'être étudié et développé. » (Traduction Google du texte en ligne dans le site *Springer links,* https://link.springer.com/chapter/10.1007%2F978-94-011-1114-0_1 (*N.d.T.*)

compris des falsifications de mon travail et du travail d'autres auteurs, et certaines déclarations sont des non-sens.

Heureusement une autre publication populaire, l'*American People's Encyclopedia*, publie un article fiable sur la sémantique *générale*.

On ne réalise généralement pas que les complexités et les difficultés engendrées dans le monde par le progrès humain augmentent suivant une fonction exponentielle du « temps », dont les accélérations s'accélèrent indéfiniment. Je suis profondément convaincu que ces problèmes sont complètement insolubles à moins d'avoir le courage d'analyser nos antiques conceptions relatives à « la nature de l'homme » et de les réviser, et d'appliquer des méthodes extensionnelles modernes pour les résoudre.

Heureusement nous bénéficions à présent d'un organisme international, l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture[3], doté de fonds importants, qui dispose des services des meilleurs hommes au monde, et d'un programme splendide. Il est vrai qu'ils dépendent des traductions, qui représentent pour eux un lourd handicap, car elles transmettent rarement les mêmes implications d'une langue vers une autre. Pourtant elles ne doivent pas être un handicap, car les méthodes des sciences exactes ignorent les frontières nationales, si bien que les méthodes extensionnelles et les procédés de la sémantique générale peuvent être appliqués dans toutes les langues existantes, avec des effets psycho-logiques sur les participants et à travers eux, sur leurs compatriotes. Ainsi le monde gagnerait un dénominateur commun permettant une communication réciproque, la compréhension mutuelle, et d'éventuels accords. Je suggèrerais aux étudiants en sémantique générale d'écrire sur ce sujet. Après tout, les activités de cette organisation internationale nous concernent tous.

Nous *ne devons pas* nous laisser aveugler par le vieux dogme selon lequel « il est impossible de changer la nature humaine », car nous nous apercevons qu'elle *peut être changée.* Nous devons commencer par réaliser nos potentialités en tant qu'êtres humains, ensuite pourrons-nous envisager le futur avec un certain espoir. Nous pouvons nous sentir comme Galilée, alors qu'il posait le pied sur le sol après avoir abjuré la théorie copernicienne devant la Sainte Inquisition, « *Eppur si muove !*»[4] L'évolution de notre développement humain peut être retardée, mais elle ne peut être arrêtée.

A. K., Lakeville, Connecticut, Octobre 1947. »

Cette confusion, et les falsifications du travail de Korzybski se sont perpétuées et multipliées depuis cette troisième préface de 1948. D'où la perplexité dans laquelle se trouve un profane cherchant sur le sujet de nos jours à se documenter sur Internet, devant le nombre de sites l'identifiant faussement avec une multitude de domaines avec lesquelles elle n'a rien à voir, et dont les contenus n'engagent que leurs auteurs.

[3]. Il s'agit de l'UNESCO. (*N.d.T.*)

[4] En latin dans le texte: « Et pourtant elle tourne. » (*N.d.T.*)

II. Liens entre la sémantique générale de Korzybski et la démarche scientifique

La démarche scientifique est la démarche appliquée dans les sciences dites exactes (mathématiques, physique, etc.) et les disciplines scientifiques. C'est sur elle que reposent nos avancées sur le plan technologique. Elle est l'outil le plus fiable et le plus prédictif dont nous disposions. Elle consiste en différentes étapes.

La définition la plus concise et complète que j'en connaisse, et qui soit applicable pratiquement par tout un chacun, est celle donnée par Hélène Bulla de Villaret dans l'*Introduction à la sémantique générale de Korzybski* :

« Comment nos savants qui, dans leurs recherches, suivent le type d'orientation que nous avons indiqué par notre première prémisse non aristotélicienne, sont-ils parvenus à de tels résultats?

En s'attachant d'abord à découvrir l'*ordre* dans lequel se présentent les éléments du terrain, les *relations* qui peuvent les unir, la *structure* qu'ils composent.

Dans ses observations, le savant se penche, notamment, sur des comportements dont il va s'attacher à déceler la structure[5]. Il se demandera ensuite quelles doivent être à leur tour les structures des éléments en présence pour permettre une telle structure de leurs comportements. Il fera à ce sujet des *inférences* qui lui permettront ensuite de bâtir des *hypothèses*. Sur la base de ces hypothèses, il dégagera des *prévisions* relatives aux comportements. Il lui faudra alors retourner à l'observation de ces derniers pour examiner si ses prévisions se réalisent et si, par conséquent, son hypothèse est conforme à la structure des faits. »

La pratique de la sémantique générale de Korzybski consiste à appliquer cette démarche dans les sciences humaines. Le Professeur Henri Laborit l'a appliquée en biologie, Gaston Bachelard, en philosophie, et Gregory Bateson en psychologie, où elle a donné lieu à la démarche systémique. Elle est aussi utilisée dans les enquêtes de police, qu'elle permet de résoudre. Dans ces domaines, elle produit des résultats similaires à ceux obtenus dans les disciplines scientifiques.

De la même façon, il est possible de l'appliquer à la résolution des problèmes humains que nous rencontrons dans la vie de tous les jours.

Toutefois, à la différence des utilisateurs de cette démarche au cours des étapes d'évolution précédentes de notre civilisation (Aristote dans l'antiquité, puis Descartes au XVIIème siècle), Korzybski l'a conçue sur la base de la physique du XXème siècle, particulièrement à partir des travaux d'Einstein[6], qui ont révolutionné la physique moderne et à travers celle-ci, notre vision du monde et des humains. Mais les bases de la physique du XXème

[5] « Une structure est l'ensemble des relations existant entre les différents éléments d'un ensemble. » Henri Laborit. Exemple : Un jeu de cartes : la valeur des cartes et les relations entre elles seront différentes selon que vous jouez à la bataille, au poker, à la belotte, etc. Ces jeux ont une structure différente, selon la règle du jeu auquel vous jouez.

[6] Voir les chapitres de Science and Sanity traduits en français *Sémantique de la théorie d'Einstein* (chap. XXXVI, p. 148-152) et *De la notion de simultanéité* (ch. XXXVII). Traductions Isabelle Aubert-Baudron.

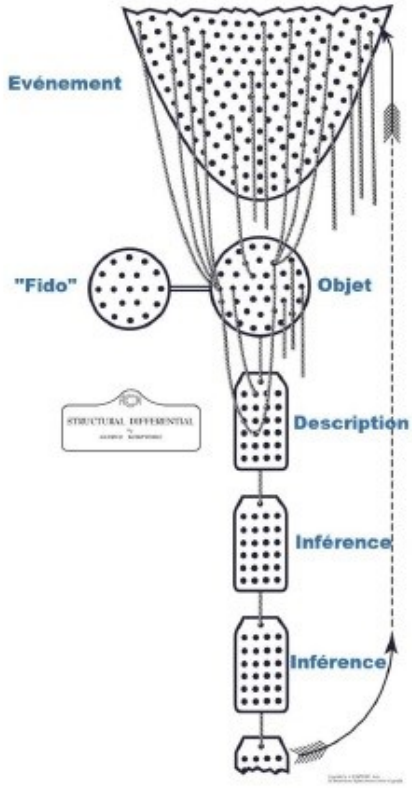
siècle n'ont pas encore été intégrées dans la plupart des sciences humaines, qui reposent encore sur les paradigmes précédents. En conséquence, nous appréhendons la plupart de nos domaines d'activités humaines à partir de conceptions du monde et de postulats hérités des physiques précédentes, qui sont dépassés.

D'où le décalage entre les résultats satisfaisants obtenus dans les domaines scientifiques d'une part et ceux, décevants, obtenus dans nos activités humaines d'autre part. Dans ces domaines, notre approche est restée primitive, prisonnière des fausses oppositions inhérentes à ces époques précédentes sur lesquelles reposaient les visions respectives de l'homme et du monde : les résultats des décisions sont rarement conformes aux promesses et aux attentes formulées au départ, d'où les tragédies humaines considérables engendrées par des décisions prises sur la base de modèles primitifs dépassés, aux niveaux individuel, national et international.

Les crises économiques se succèdent, les conflits entre pays se multiplient, perpétuant les faux postulats, les croyances erronées, les préjugés, etc., hérités des époques précédentes, qui ne correspondent plus au monde réel dans lequel nous vivons aujourd'hui, mais que nous perpétuons en déifiant des abstractions érigées en valeurs absolues au détriment de la valeur humaine, et auxquelles nous attribuons une existence réelle alors qu'elles ne sont que les produits de systèmes nerveux humains.

Appliquer une démarche scientifique digne de ce nom implique alors une complète révision des démarches précédentes : si nous nous contentons de reproduire celles héritées de l'antiquité (Aristote) ou de l'époque rationaliste (Descartes), nous restons mentalement prisonniers du passé. C'est cette actualisation indispensable qu'a réalisé Alfred Korzybski ; elle implique d'intégrer les bases de notre évolution scientifique dans nos sciences et activités humaine, ce qui nécessite une remise en question de nos modèles et méthodes d'analyse et de synthèse : il s'agit de prendre du recul par rapport à ces modèles théoriques, à quelques niveaux qu'ils se situent, pour partir de l'observation des faits observés dans le monde réel, autrement dit, une démarche inversée par rapport aux précédentes. Ceci repose sur une remise en question complète de nos habitudes en matière de symbolisation, d'utilisation du langage, de nos dogmes sous-jacents, etc. : il n'est plus question de se conformer à des dogmes de quelque nature qu'ils soient, mais de commencer par appréhender directement la réalité en partant des faits observables puis en maniant correctement les niveaux d'abstraction. Le schéma de Korzybski « différentiel structurel » permet de comprendre comment manier ces niveaux.

DIFFERENTIEL STRUCTUREL



Le plan en haut représente le niveau des événements, le disque, le niveau des objets, et le rectangle, le niveau des mots.

Lignes reliant entre elles les caractéristiques

- du plan : événement
- du disque : objet
- du rectangle : mot
- ou des deux premiers niveaux :

caractéristiques dont il a été tenu compte dans l'élaboration que notre système nerveux a fait des matériaux qui lui ont été proposés.

Lignes qui n'aboutissent nulle part : caractéristiques laissées de côté.

Tenir compte de certaines caractéristiques et en laisser d'autres de côté c'est faire une **ABSTRACTION**.

Le différentiel structurel apprend à distinguer les niveaux d'abstraction.

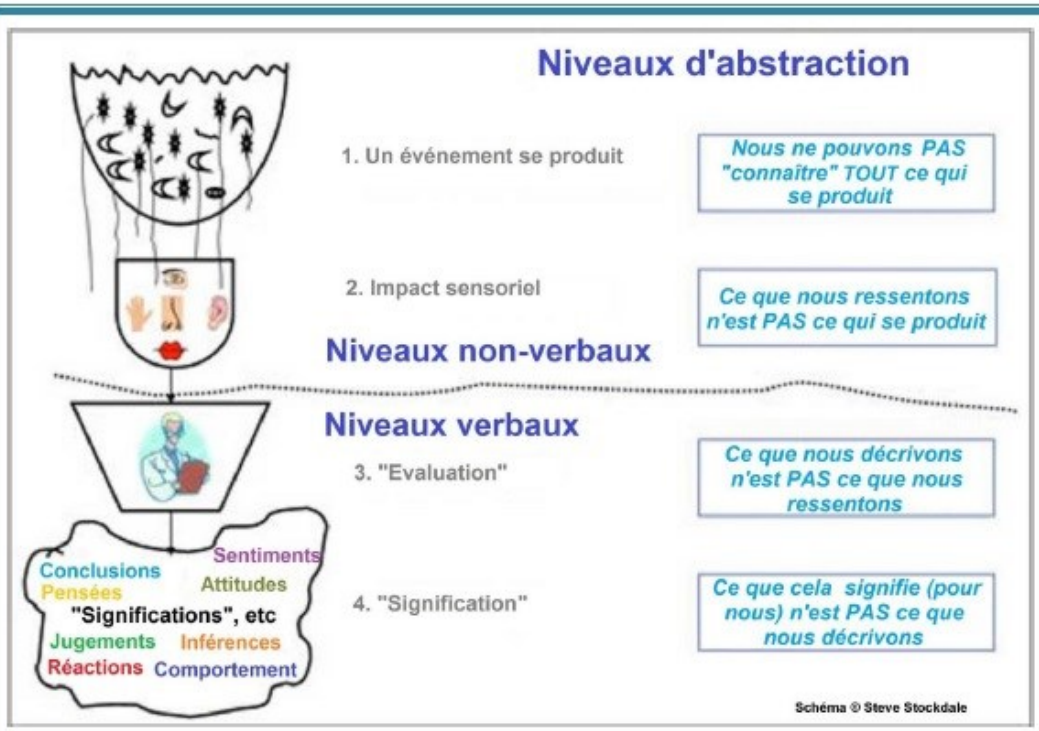
- **le niveau des événements :** échappe à toute prise directe.
- **le niveau de l'objet :** nous avons prise sur lui mais en lui-même il demeure inexprimable.
- **le niveau verbal :** nous nous servons du mot pour désigner l'objet.

⇨
- **l'objet n'est pas l'événement**
- **le mot n'est pas l'objet**
- **l'objet est désigné verbalement par tel mot.**

Les animaux n'ont pas accès aux niveaux verbaux.

(Extrait de l'*Introduction à la Sémantique Générale de Korzybski*, H. BULLA DE VILLARET)

Interzone Editions www.interzoneeditions.net



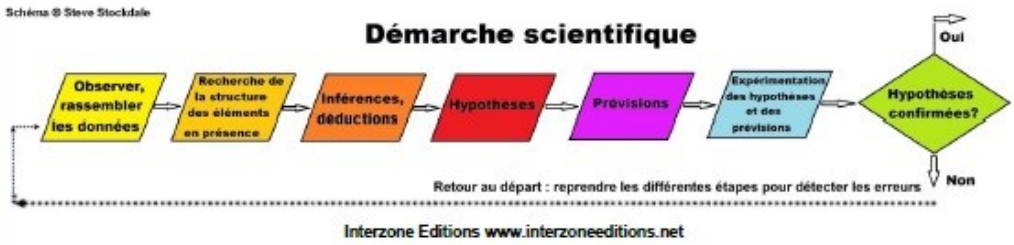
Démarche scientifique

(Extrait de l'*Introduction à la Sémantique Générale de Korzybski*, H. BULLA DE VILLARET)

- Dans ses observations le savant se penche notamment sur des comportements dont il va s'attacher à déceler la structure.
- Il se demandera ensuite quelles doivent être à leur tour les structures des éléments en présence pour permettre une telle structure de leurs comportements.
- Il fera ensuite des inférences qui lui permettront alors de bâtir des hypothèses.
- Sur la base de ces hypothèses, il dégagera des prévisions relatives aux comportements.
- Il lui faudra alors retourner à l'observation de ces derniers pour examiner si ces prévisions se réalisent et si, par conséquent, son hypothèse est conforme à la structure des faits.

Toute acquisition véritable de connaissance repose sur une étude des relations, une recherche des structures.

(Extrait de l'*Introduction à la Sémantique Générale de Korzybski*, H. BULLA DE VILLARET)



III. Confusion entre observation et inférence

Quand nous voulons appliquer une démarche scientifique, il n'est pas toujours facile de faire la différence entre le niveau de l'observation, ce que nous pouvons appréhender et constater par nous-mêmes, et le niveau des inférences, à savoir des déductions que nous tirons à partir de nos observations, comme nous allons le voir dans les deux tests ci-dessous.

Ces tests sont extraits de *Teaching General Semantics – A Collection of lesson Plans for College and Adult Classes*, de Mary Morain, International Society for General Semantics, Sans Francisco. Seconde edition, 1977, chapitre 1 « *The Inference-Observation Confusion : The Uncritical Inference Test, William V. Haney* ». Traduction: © Isabelle Aubert-Baudron, 2021.

Le test d'inférence non critique

WILLIAM V. HANEY*

Instructeur:

Mark Twain disait que ce ne sont pas tant les choses que nous ignorons qui nous font du mal que celles que nous connaissons qui ne sont pas telles que nous les connaissons. Quasiment chacun d'entre nous est dans une certaine mesure victime de certaines fausses suppositions, de certitudes sous-jacentes, généralement des croyances inconscientes – particulièrement des suppositions sur nous-même, sur nos relations avec les autres, et sur nos communications avec d'autres. Dans cette session nous nous concentrerons sur une sorte de fausse supposition non fondée qui semble extrêmement répandue et dangereuse.

Pour commencer je voudrais vous inviter à faire un petit test. (Distribuez une copie de l'extrait du *Test d'inférence non critique* à chaque étudiant. Une copie se trouve à la fin de cette leçon. Les instructeurs ont le droit de la reproduire.)

Le *Test d'Inférence non critique* est destiné à déterminer votre faculté à réfléchir attentivement et avec précision. Comme vous n'avez très probablement jamais fait ce type de test auparavant, négliger de suivre les instructions *avec un soin extrême* peut diminuer votre score.

I. Vous allez lire une petite histoire. Partez du principe que toute l'information présentée dans l'histoire est *exacte* et vraie. Vous pouvez vous référer à l'histoire quand vous le souhaitez.

II. Vous allez ensuite entendre des déclarations sur l'histoire. Ces déclarations seront présentées une à la fois. Répondez-y comme elles surviennent. Aucune ne sera répétée.

III. Après la présentation de chaque affirmation, déterminez si elle est :

A. « V » – signifie : Sur la base de l'*information présentée dans l'histoire*, la déclaration est absolument vraie.

B. « F » – signifie : Sur la base de l'*information présentée dans l'histoire* la déclaration est absolument fausse.

C. « ? » – signifie : La déclaration *peut* être vraie (ou fausse) mais sur la base de *l'information présentée dans l'histoire* vous ne pouvez pas en être absolument sûr. Si une partie quelconque de l'affirmation est douteuse, mettez un « ? ».

IV. Indiquez votre réponse en entourant un cercle ou « V », ou « F » ou « ? » en face de la déclaration.

Exemple

La seule voiture stationnée en face du 619 Oak Street est une voiture noire. Les mots, « James Mc Curley, M.D. » sont écrits en lettres d'or sur la portière avant gauche de cette voiture.

<u>Affirmations sur cette histoire</u>

1. La couleur de la voiture garée en face du 619 est noire.
2. Il n'y a aucun mot d'écrit sur la portière avant gauche stationnée en face du 619 Oak Street.
3. Quelqu'un est malade au 619.
4. La voiture noire garée appartient à James Mc Curley

Réponses

1. La couleur de la voiture garée en face du 619 est noire : « **V** »

Vrai (L'affirmation est clairement corroborée par l'information contenue dans l'histoire.)

2. Il n'y a aucun mot d'écrit sur la portière avant gauche stationnée en face du 619 Oak Street. « **F** »

Faux (L'affirmation est clairement contredite par l'information contenue dans l'histoire.)

3. Quelqu'un est malade au 619 : « **?** »

Nous n'en savons rien (Le docteur *vit* peut-être au 619 ?)

4. La voiture noire garée appartient à James Mc Curley : **« ? »**

Nous n'en savons rien (La voiture ne pouvait-elle pas avoir été vendue, louée, avoir changé de propriétaire ?)

Soyez attentif à :

Répondre *seulement* sur la base de l'information présentée dans l'histoire. Eviter de répondre en fonction de ce qui, d'après vous, *aurait pu* arriver. Y a-t-il des questions ? Sinon, merci de lire attentivement l'histoire du test.

L'histoire du test

(Les étudiants lisent le texte en silence, donnez-leur 30 secondes pour le faire.)

Un homme d'affaire avait juste éteint les lumières dans le magasin quand un homme est apparu et a demandé de l'argent. Le propriétaire a ouvert une caisse enregistreuse, le contenu de la caisse enregistreuse a été prélevé et l'homme est parti rapidement. Un membre des forces de police a été appelé rapidement.

Affirmations concernant cette histoire

(Lisez ces déclarations à haute voix, en les espaçant de 20 à 30 secondes.)

Entourez « V » ou « F » ou « ? » après les affirmations suivantes :

1. Un homme est apparu après que le propriétaire a éteint les lumières de son magasin.

2. Le voleur était un homme.

3. L'homme qui est apparu n'a pas demandé d'argent.

4. L'homme qui a ouvert la caisse enregistreuse était le propriétaire..

5. Le propriétaire du magasin a prélevé le contenu de la caisse enregistreuse et est parti en courant :

6. Quelqu'un a ouvert une caisse enregistreuse.

7. Après que l'homme qui a demandé l'argent a prélevé le contenu de la caisse enregistreuse, il est parti en courant.

8. Alors que la caisse enregistreuse contenait de l'argent l'histoire *ne dit pas combien.*

9. Le voleur a demandé l'argent au propriétaire.

10. Un homme d'affaire avait juste éteint les lumières quand un homme est apparu dans le magasin.

11. Il faisait grand jour quand un homme est apparu.

12. L'homme qui est apparu a ouvert la caisse enregistreuse.

13. Personne n'a demandé d'argent.

14. L'histoire concerne une série d'évènements impliquant seulement 3 personnes : le propriétaire du magasin, un homme qui a demandé de l'argent, un membre des forces de police.

15. Les évènements suivants étaient compris dans l'histoire : quelqu'un a demandé de l'argent, une caisse enregistreuse a été ouverte, son contenu a été prélevé et un homme s'est rué hors du magasin.

Réponses

1. Un homme est apparu après que le propriétaire a éteint les lumières de son magasin.
Réponse : « **?** » (Savons-nous si l'homme d'affaire et le propriétaire sont une seule et même personne ?).

2. Le voleur était un homme.
Réponse : « **?** » (Est-il *nécessairement* question d'un vol ? Peut-être l'homme venait-il chercher le loyer – ou était-il le fils du propriétaire – ils viennent parfois demander de l'argent).

3. L'homme qui est apparu n'a pas demandé d'argent.
Réponse : « **F** ».

4. L'homme qui a ouvert la caisse enregistreuse était le propriétaire.
Réponse : « **?** » (S'agissait-il *d'un homme* ? En anglais, le terme « the owner » peut s'appliquer à un homme ou à une femme. En français, si l'on parle d' « un propriétaire », il s'agit d'un homme ; si le texte avait stipulé « la propriétaire », il se serait agi d'une femme).

5. Le propriétaire du magasin a prélevé le contenu de la caisse enregistreuse et est parti en courant :
Réponse : « **?** » (Cela peut sembler peu probable mais l'histoire ne le précise pas clairement.).

6. Quelqu'un a ouvert une caisse enregistreuse.
Réponse : « **V** » : l'affirmation est corroborée par l'histoire.

7. Après que l'homme qui a demandé l'argent a prélevé le contenu de la caisse enregistreuse, il est parti en courant.
Réponse : « **?** » (Nous ignorons qui a prélevé le contenu de la caisse enregistreuse et si l'homme est nécessairement parti *en courant).*

8. Alors que la caisse enregistreuse contenait de l'argent l'histoire *ne dit pas combien.*

Réponse : « **?** » (on sait que la caisse enregistreuse contient quelque chose, mais on ignore si c'est de l'argent).

9. Le voleur a demandé l'argent au propriétaire.

Réponse : « **?** » (on l'ignore car la question du « voleur » est toujours non résolue).

10. Un homme d'affaire avait juste éteint les lumières quand un homme est apparu dans le magasin.

Réponse : « **?** » (L'homme n'aurait-il pas pu apparaître à la porte ou à la fenêtre sans entrer physiquement dans le magasin ? En fait, n'aurait-il pas pu se trouver déjà dans le magasin mais dans un autre endroit quand les lumières étaient éteintes ?).

11. Il faisait grand jour quand un homme est apparu.

Réponse : « **?** » (Il n'y a aucun moyen de savoir quelle heure il était).

12. L'homme qui est apparu a ouvert la caisse enregistreuse.

Réponse : « **?** » (L'homme qui est apparu n'aurait-il pas pu être le propriétaire ?).

13. Personne n'a demandé d'argent.

Réponse : « **F** » (L'histoire dit que l'homme qui est apparu a demandé de l'argent.)

14. L'histoire concerne une série d'évènements impliquant seulement 3 personnes : le propriétaire du magasin, un homme qui a demandé de l'argent, un membre des forces de police.

Réponse : « **?** » (L'homme d'affaire et le propriétaire sont-ils une seule et même personne ou deux personnes distinctes ? Est-ce que le propriétaire et l'homme qui sont apparu sont les mêmes personnes ou deux personnes différentes ?

15. Les évènements suivants étaient compris dans l'histoire : quelqu'un a demandé de l'argent, une caisse enregistreuse a été ouverte, son contenu a été prélevé et un homme s'est rué hors du magasin.

Réponse : « **?** » (N'aurait-il pas pu partir en roller-skates ou en voiture ? Et savons-nous s'il a réellement quitté le magasin ? Nous ne savons même pas s'il se trouvait *dans* le magasin.)

Eh bien, c'est un test plutôt trompeur, n'est-ce pas ? Bien d'accord. Mais la vie aussi peut être trompeuse, particulièrement quand nous nous impliquons émotionnellement.

Laissez-moi tenter d'être constructif : Existe-t-il une manière efficace d'acquérir dans notre système nerveux une habitude profondément enracinée pour faire la différence entre l'inférence et l'observation - pour devenir conscient de l'inférence ? Voici une approche qui, à mon avis, peut être utile :

Pouvons-nous nous entraîner à faire la différence de façon rigoureuse entre les déclarations basées sur l'observation ou l'inférence ? Malheureusement la langue anglaise (ainsi

que toute autre langue de ma connaissance) ne nous est guère utile. A savoir qu'il n'existe en anglais aucun critère incontournable qui permette de faire la différence entre des déclarations basées sur des observations ou des inférences. Rien dans la grammaire, la syntaxe, l'orthographe ou la ponctuation, les inflexions de la voix, ne nous enseigne comment distinguer ces deux sortes de déclaration.

Alors, il me semble que la responsabilité pour faire cette distinction incombe à l'utilisateur de la langue – vous et moi. Voici quatre caractéristiques qui nous aideront à reconnaitre une observation en tant qu'opposée à une inférence :

Affirmations basées sur l'observation	**Affirmations basées sur des inférences**
1. Ne peuvent être émises qu'*après* ou *pendant l'observation.*	1. Peuvent être émises n'importe quand.
2. Doivent se limiter à ce que l'on a observé — ne doivent pas aller au-delà.	2. Peuvent aller au-delà de l'observation.
3. Ne peuvent être émises que par l'observateur.	3. Peuvent être émises par tout le monde.
4. Ne peuvent qu'approcher la certitude.	4. Impliquent des degrés de probabilité.

* Haney, William V., *Communication and Organizational Behavior* (Homewood, Illinois: Richard D. Irwin, Inc., 1967) Ch. 6, "The Inference—Observation Confusion."

IV. Chapitre XIII du résumé de l'*Introduction à la sémantique générale de Korzybski* (H. Bulla de Villaret)

Au chapitre XIII de la première partie de l'*Introduction à la sémantique générale de Korzybski*, Hélène Bulla de Villaret a décrit comment appliquer la démarche scientifique et fait entre autres une comparaison entre le comportement d'un utilisateur de la sémantique générale qui l'applique et celui d'un observateur qui n'y a pas accès. Ce texte donne une idée de ce dont il s'agit, même à des lecteurs n'ayant jamais étudié la sémantique générale.

Un résumé de ce chapitre et de la première partie de ce livre, plus facile à visualiser, est en ligne à https://www.interzoneeditions.net/IntroSGfr.pdf

« Nous avons donc, en présence du donné vécu, à *étudier des relations à rechercher des structures*.

Cette étude et cette recherche sont à la source de toute acquisition véritable de connaissance. La sémantique générale nous invite à examiner plus à fond ce qu'elles impliquent et à en faire une attitude, une orientation, qui soient conscientes en nous de façon permanente.

Les structures, les relations grâce auxquelles elles se construisent, sont – ou peuvent être – de différentes natures, de différents ordres. Il importe surtout ici de noter que, *lorsque nous passons d'un ordre d'abstraction donné à un autre plus élevé, nous passons en fait d'une structure de dimension donnée à une structure plus vaste qui la contient et en contient également d'autres*.

Un jugement motivé se basera ainsi sur plusieurs observations, une théorie ou une hypothèse résultera d'une série de jugements.

L'on passe ainsi d'une généralisation à une généralisation plus large, et de celle-ci à une nouvelle généralisation plus large encore. La possibilité de construire de telles généralisations est l'une des richesses majeures de l'humanité, c'est elle qui lui permet ses progrès et ses développements. Toutefois, on le comprendra sans doute aisément à la lumière de tout ce qui a été dit jusqu'à présent, la valeur d'une généralisation dépend des données de base sur lesquelles elle s'appuie, de la façon dont elles ont été réunies, sélectionnées, comme, en second lieu, de l'usage qui en a été fait. Notre propos, dans le présent chapitre, va précisément être d'examiner quelques-unes des règles auxquelles il est sage de se conformer comme d'ailleurs quelques-unes des erreurs qui peuvent se produire au cours d'une telle construction.

Avant d'en arriver là, toutefois, relevons, pour ceux de nos lecteurs que les notions mathématiques intéressent, que les trois notions suivantes entrent en ligne de compte dans la sémantique générale; leur ensemble encadre la recherche de structures de plus en plus vastes et complexes:

-la *fonction propositionnelle* de Bertrand Russell: c'est une fonction qui exprime une relation entre des variables indéterminées, une fonction a en attente D, pourrait-on dire;

- la *fonction doctrinale* de Cassius J. Keyser: une série de fonctions prépositionnelles variées et reliées entre elles – habituellement appelées postulats – avec toutes les conséquences qui en découlent – usuellement dénommées théorèmes;

- le *système-fonction* qui comprend un ensemble de fonctions doctrinales reliées entre elles. .

Finalement, l'échafaudage des abstractions, et des structures qui y correspondent, est chez l'homme doté de possibilités illimitées, et il est important de ne pas créer de *blocage* en s'arrêtant à l'un des niveaux au lieu de monter – ou de descendre – librement l'échelle des différents niveaux.

Le maniement *correct* des niveaux d'abstraction, des relations, des structures, a permis l'épanouissement des sciences exactes. Quand Korzybski a souligné que l'une des raisons principales de nos difficultés humaines résidait dans le fait que la structure de notre langage courant ne correspondait pas à celle des faits comme y correspond la structure du langage mathématique, il faisait implicitement allusion, *entre autres*, à notre maniement défectueux, dans la vie courante, hors du bureau ou du laboratoire de l'homme de science, de ces niveaux et de ces structures.

Un redressement de la situation peut avoir des effets considérables tant dans notre vie individuelle que dans l'existence des collectivités. La fécondité du maniement correct, ne se bornant t plus au seul domaine des sciences exactes, nous permettra d'aligner plus aisément que nous ne l'avons fait jusqu'à présent notre évolution générale sur notre évolution scientifique et technique. Examinons donc maintenant de plus près comment se construisent les structures. Nous commencerons par comparer les observations faites par un Sémanticien d'une part, un non-Sémanticien de l'autre, ainsi que les élaborations qu'ils vont en faire.

« Notre Sémanticien, « observateur idéal », observe correctement et rend compte de ce qu'il a observé d'une manière impersonnelle et sans parti-pris. Admettons que les événements qu'il a observés apparaissent comme:

+ X : : //

puis un nouvel événement survient: =

« A ce niveau d'*observation*, rien ne peut encore être dit, et, par conséquent, nous utilisons pour désigner ces événements des symboles arbitraires et non des mots. L'observateur donne ensuite une description de ces événements: a, b. c, d …… x, puis il infère de ces descriptions ce qu'il estime devoir ou pouvoir en inférer, il aboutit à une conclusion – ou il forme un jugement – *A* à propos de ces faits. Si sa conclusion est correcte, l'action qui s'ensuivra, *A'*, sera appropriée à la situation.

Prenons maintenant le non-Sémanticien, qui ignore tout des structures, des ordres d'abstraction, de la conscience d'abstraire et des réactions sémantiques, qui confond habituellement ses ordres d'abstraction, identifie ceux-ci, utilise le langage de l'inférence pour ses descriptions, etc.

« Supposons qu'il observe les « mêmes événements »:

+ X : : //

et que l'événement = soit nouveau pour lui aussi.

« Il va décrire les événements + X : : // comme a, b. c, d, et, à partir de ces descriptions, il va former un jugement et / ou parvenir à une conclusion *B*. c'est-à-dire qu'il va passer à un autre ordre d'abstraction. Lorsque le nouvel événement = apparaît, au lieu d'en tenir compte au même niveau que les autres comme l'a fait l'observateur idéal, il l'aborde avec son opinion déjà formée *B*. le colorant ainsi de sa précédente réaction sémantique. Sa description des « faits » *n'apparaît donc pas*, comme celle de l'observateur idéal, comme a, b. c, d, ...x, mais comme a, b. c, d, ... *B* (x) = y. Il abstraira ensuite sur un niveau plus élevé, formera un nouveau jugement, en se basant sur les « faits » a, b. c, d.....*B* (x) = y. Désignons ce nouveau jugement par *C*. Nous voyons comment s'est produite une erreur sémantique. Les événements de base sont les mêmes, mais une identification inconsciente des divers niveaux d'abstraction a amené en fin de compte une conclusion totalement différente de celle à laquelle atteint l'observateur idéal, et cette conclusion différente va motiver une action très différente elle aussi, *C*', de celle qu'entreprendra l'observateur idéal. »

Par cette démonstration, Korzybski a voulu nous montrer comment nous pouvions, en confondant les niveaux d'abstraction, en venir à attacher à des

situations nouvelles des étiquettes qui ne leur conviennent pas, à les expliquer faussement, à leur faire face de manière inadaptée.

Reprenons plus systématiquement ceci, et tout ce qui a été dit précédemment, et examinons ce qui sépare le comportement d'un Sémanticien de celui d'un non-Sémanticien.

Le Sémanticien aborde chaque expérience avec un esprit ouvert et prudent. Il diffère sa réaction et prend son temps pour examiner ce qui se passe. Il sait que chaque expérience est un événement *nouveau*. Il sait aussi que, quel que soit le soin qu'il prenne à l'examiner, certains aspects, certaines caractéristiques de cette expérience lui échapperont. Il n'oublie pas le rôle que joue son « coefficient personnel », il se souvient que chaque expérience met en jeu la totalité de son organisme psychosomatique.

Bon nombre de nos expériences impliquent une large part de communication verbale entre êtres humains. Le Sémanticien *sait écouter*. n s'efforce de saisir de son mieux le sens que son interlocuteur cherche à donner à ses paroles. Mais il évite de réagir aux mots comme à des signaux et se souvient qu'ils ne sont que des symboles. Avant de prendre position, d'acquiescer ou de contredire, il cherche à en savoir davantage sur la qualité, par rapport au terrain, de la carte qui lui est présentée et n'omet point, en particulier, de poser sa petite question: « Que voulez-vous dire? » à chaque fois qu'elle lui paraît nécessaire.

Le Sémanticien passe ensuite à la *description* de l'expérience. Il essaie de le faire avec une honnêteté comparable à celle de l'homme de science. Il ne veut ignorer aucune des données qu'il peut apercevoir et il évitera de les décrire de manière déformante ou tendancieuse. Puisqu'il sait que ses informations ne sont jamais absolument complètes et que, par ailleurs, il est possible de voir les choses différemment, il fera précéder ses comptes rendus d'un modeste: « Pour autant que je le sache... » et ne manquera pas de reconnaître que *c'est à lui* que les données apparaissent sous tel ou tel jour.

Il aura recours à la *classification*. Celle-ci, en effet, est nécessaire tant à l'élaboration d'une vue structurelle du monde qu'à un maniement *économique* des connaissances, permettant des gains de temps, d'efforts et facilitant la communication entre hommes de ces connaissances. Une telle démarche est déjà le fait d'une intellectualisé développée, entraînée aux abstractions légitimes. Certaines peuplades demeurées à des niveaux de développement plus primitif n'ont pas encore franchi ce pas: elles auront, par exemple, des termes désignant un très grand

nombre d'arbres divers, mais le terme générique « arbre » n'existera pas dans leur langue. La richesse de la terminologie s'appliquant aux bas niveaux d'abstraction – richesse parfois plus grande que celle de nos langues évoluées – formera contraste avec la pauvreté de celle qui s'applique plus spécialement à des niveaux plus élevés.

Mais, en classant, le Sémanticien procédera de façon à ne pas escamoter les différences au profit des traits communs. Le terme employé marquera ces derniers, l'usage des index rappellera les premières. Index, chaînes d'index, permettront de noter encore les différences spatio-temporelles, et l'etc. ne sera pas oublié.

Toutes les données seront appréciées en termes de degrés et de nuances. L'expression « jusqu'à un certain point... » reviendra fréquemment dans ses énoncés.

Lorsqu'il classe, mesure, évalue, le Sémanticien tient compte du fait qu'il utilise fréquemment des *standards établis conventionnellement* et par conséquent, dans bon nombre de cas, *arbitrairement*. Les formulations basées sur ces standards lui apparaissent *commodes*, mais il se garde de les identifier au donné vécu d'une part, à l'observation directe de celui-ci d'autre part.

Etudiant les éléments du donné vécu et recherchant les *relations* qui les unissent, le Sémanticien tient compte, en particulier:

- du fait qu'il se trouve en présence de configurations *dynamiques* dont les éléments se modifient ou se transforment, peuvent changer de place, de rôle et de comportement. De tels changements ont des répercussions sur les autres éléments d'un ensemble donné et vont entraîner pour eux des modifications qui, à leur tour, auront des répercussions, etc.

- du principe de la *non-additivité*: 1 + 1 ne font 2 qu'en arithmétique. Dans les autres domaines, les choses se montrent sous un jour beaucoup plus complexe: si l'on ajoute un litre d'eau à un litre d'alcool, on n'obtient pas deux litres de mélange mais un peu moins. Si deux personnes sont ensemble et qu'une troisième vienne les rejoindre, c'est toute la situation qui est changée.

On pourrait multiplier les exemples. Notons que, en mathématiques, l'additivité correspond au « langage linéaire » et la non-additivité au « langage non-linéaire ».

Le Sémanticien va ensuite désirer porter des *jugements*. Ici, il va se montrer attentif aux influences que peuvent jouer en la matière:

- le souvenir d'événements vécus précédemment et qui l'ont sensibilisé de manière particulière;
- les normes de la culture au sein duquel il se trouve, normes qu'il pourra selon les cas choisir de respecter ou décider de remettre en question;
- ses connaissances et ses « ignorances »: il n'oubliera pas que si l'homme sait beaucoup de choses, ce sont en partie des choses « incorrectes », « incertaines »;
- les limites de sa perception, de son observation, de son information;
- les réactions affectives qui ne s'adressent pas tant à l'événement lui-même qu'aux associations d'idées qu'il entraîne par son apparition;
- ses préférences affectives, esthétiques, éthiques, métaphysiques, toute sa « philosophie personnelle »; ses intérêts;
- ses postulats silencieux et ses motivations: ce sont là des facteurs dont, par une patiente étude de lui-même, il devra tenter de prendre conscience dans la mesure du possible.

Etc.

Dans la formation de ses jugements, le Sémanticien se souviendra d'abord que le niveau auquel il se situe ne permet des *probabilités*.

Il évitera ensuite de trancher sur la base de catégories opposées ou d'un petit nombre de valeurs: deux parties en litige, par exemple, n'auront pas, l'une tort, l'autre raison, car le plus souvent la réalité est complexe au point que chacune peut avoir partiellement tort et partiellement raison. Dans nombre de cas, telle chose n'est pas *ou* ceci *ou* cela mais participe des deux à la fois.

A partir de ses jugements, de ses inférences, de ses déductions, le Sémanticien sera peut-être amené à bâtir une *théorie*. Mais une fois celle-ci édifiée, et loin de lui accorder créance avec satisfaction, il s'en fera résolument le critique, la confrontant aux faits, recherchant les caractéristiques qu'il a pu laisser de côté, et la mettant à l'épreuve de l'expérience.

Tout au long des étapes que nous avons notées, le Sémanticien ne se départira point d'une attitude non-élémentaliste, d'une orientation extensionnelle, de la conscience d'abstraire. n se souviendra également que toute analyse est une *dé-structuration* toute synthèse une *re-structuration*.

En regard de ce qui vient d'être dit, traçons maintenant le portrait – que nous allons rendre un peu caricatural – du non-Sémanticien.

Fréquemment, un non-Sémanticien ne tient pas tellement à guider son existence d'après les faits: il préfère se laisser conduire parce que nous pouvons peut-être appeler sa « mythologie », mythologie qui comprend l'image idéale qu'il se fait de lui-même, de son entourage, de son action ou de son rôle, mythologie dans laquelle on peut ranger des idées, des notions, etc., qui sont les produits de processus d'abstraction incorrects, dus soit à lui-même, soit à la société au sein de laquelle il vit.

Quand il ne peut ignorer un fait, il tentera d'orienter l'interprétation de celui-ci de façon à éviter, ou du moins à réduire le conflit qui peut surgir entre sa conscience et ce fait s'il le juge, défavorable à sa sécurité psychologique, à sa vanité, à ses intérêts, à ses idées préconçues comme à ses préférences affectives. Le fait est-il au contraire jugé favorable à ces mêmes éléments: l'interprétation sera tendancieuse en sens inverse, le fait sera gonflé, embelli, etc.

II subit sans le plus souvent s'en rendre compte l'influence des facteurs qui, dans notre culture, permettent et vont même jusqu'à encourager la paresse intellectuelle: idées toutes faites, affirmations remplaçant des démonstrations, appel à la suggestibilité des individus et non à leur raison, recours aux « autorités » les plus diverses, etc. De nombreux intérêts se liguent en effet pour empêcher la création de conditions favorables à l'éclosion d'une pensée lucide et indépendante chez le plus grand nombre possible d'individus. On a su donner les apparences d'une voie confortable et sûre à l'ornière du conformisme et de la docilité. Si bien que certains en viennent a éprouver un sentiment d'angoisse et de culpabilité s'ils ne la suivent pas. Peut-être notre non-Sémanticien est-il de ceux-là.

L'examen et la réflexion personnels ne le tenteront donc guère. Il préférera appliquer des schémas pré-établis sur les myriades de formes que prend le vécu. Sa conduite comme ses opinions se baseront non sur ce qui se passe, mais sur ce qui se dit.

A ce qui se dit, d'ailleurs, il lui arrive fréquemment de ne prêter qu'une attention distraite: au lieu d'écouter son interlocuteur, il prépare sa réponse et cherche les moyens de le contredire, car pour lui, bien souvent, c'est faire preuve d'intelligence que de contredire. Il défigure les paroles qu'on lui adresse, se méprend sur leur sens, et va jusqu'à prêter aux autres des propos qu'ils n'ont pas tenus ou des intentions qu'ils n'ont point.

Est-il besoin de préciser que le non-Sémanticien réagit au mot comme à un signal? Les mots le mènent par le bout du nez. Les mots peuvent le flatter, l'irriter, le réjouir, l'attrister tour à tour.

Il ignore l'art d'opposer aux mots comme aux faits la réaction différée. Il entend montrer qu'il comprend rapidement, qu'il réagit tout de suite et prend immédiatement ses décisions.

Son opinion est faite sur tout et sur tous. Faite en jugeant l'ensemble d'après la partie, en sélectionnant et sur-généralisant arbitrairement certaines caractéristiques. Il n'est pas rare que son imagination déforme ces dernières.

Sans qu'il s'en rende bien compte, ses préjugés, ses préférences affectives, ses motivations, déforment tous les niveaux auxquels il se place – jugements, déductions, options... – et contribuent à les lui faire mélanger.

La situation se complique ici du fait qu'il ne s'avoue et n'avoue pas volontiers à autrui les éléments d'ordre affectif qui le guident. Il tient à paraître « raisonnable », « logique », capable de « se guider d'après des principes rationnels », mais en réalité il se borne la plupart du temps à « rationaliser », c'est-à-dire à inventer pour couvrir ses motifs des arguments qui lui « sauvent la face ».

Son opinion est souvent faite *une fois pour toutes*. Il ne tient pas compte des changements, des évolutions. Il remet rarement les choses en question. Il est fier de son jugement et n'admet pas volontiers qu'on puisse le critiquer, ou que d'autres puissent voir les choses d'une manière différente de la sienne.

Il n'est pas tant soucieux de rechercher ce qui est « vrai » OU « probable » que de faire prévaloir ses vues et, le cas échéant d'imposer son autorité.

II aime à trancher et il utilise volontiers deux catégories opposées. Souvent d'ailleurs, à ses yeux, ont « raison » ceux qui pensent et agissent comme lui. Alors que, pour le Sémanticien, une autre opinion que la sienne est simplement une opinion *différente*, le non-Sémanticien voit en une telle opinion une opinion fausse.

Il ne bâtit pas une théorie en partant des faits, mais choisit une théorie ou une doctrine qui s'accorde avec ses préjugés et ses préférences affectives, juge les faits d'après elle et choisit arbitrairement les éléments significatifs qui lui paraissent susceptibles de l'étayer.

Nous arrêtons ici ce portrait que le lecteur pourra s'il le désire compléter selon les données que cet ouvrage lui a fournies. Un tel portrait est bien entendu, dans une certaine mesure, une surgénéralisation, et nous avons arbitrairement réuni des traits qui se trouvent rarement présents aussi nombreux dans les cas individuels. Mais ce peut être un excellent exercice que de s'appliquer à détecter les uns ou les autres de ces traits dans le comportement des personnes auxquelles nous avons affaire comme, il va sans dire, dans notre propre comportement.

Nous voudrions terminer ce chapitre en nous arrêtant plus longuement sur un point particulier: celui des résultats auxquels nous pouvons aboutir si, au lieu d'examiner les choses impartialement avant de nous faire une opinion, nous les examinons *à travers* une opinion préconçue.

Chisholm nous rapporte une expérience faite par le Dr Johnson, de l'Université d'Iowa, dans le but de découvrir si, en lisant un texte, l'on avait tendance à y trouver ce que l'on désirait lire. Passons-lui la parole:

« Le Dr Johnson écrivit un essai sur la question des Noirs; il choisit ensuite des personnes pour le lire. La moitié de ces personnes étaient nettement contre les Noirs, l'autre moitié leur était favorable. Son essai contenait une cinquantaine de points. Trente de ces points concernant les relations entre Blancs et Noirs pouvaient être estimés neutres. C'était simplement des indications relatives au nombre d'habitants Noirs dans l'Etat d'Iowa ou à des questions du même genre. Dix points impliquaient que les Noirs n'étaient pas des citoyens de première classe Dix autres, enfin, que les Noirs valaient autant que les autres citoyens et mieux que beaucoup d'entre eux.

« Il remit cet essai à ses deux groupes expérimentaux. Les choses se passaient de la façon suivante: une partie du groupe anti-Noirs lisait l'essai et le résumait. Le résumé était ensuite lu par le reste du groupe anti-Noirs qui, de ce résumé, faisait un nouveau résumé. La même procédure était suivie pendant ce temps par le groupe favorable aux Noirs. Puis les deux groupes de résumés des résumés furent comparés.

« Les résultats furent très convaincants: les personnes engagées dans cette expérience lurent exactement ce qu'elles désiraient lire. Les données qui étaient favorables aux Noirs disparurent des résumés fournis par le groupe anti-Noirs. Les données défavorables aux Noirs disparurent des résumés faits par ceux qui étaient de sentiment pro-Noirs. Des points nouveaux, qui ne se trouvaient pas dans l'essai

original, furent ajoutés. Les gens ne firent pas un rapport de l'essai que Johnson avait écrit. Ils lurent dans cet essai ce qu'ils désiraient y lire.»

Une telle attitude doit être mise en vedette parce qu'elle se trouve très souvent à la source de nos fausses évaluations, et des plus dangereuses de celles-ci. L'ordre naturel d'évaluation, conforme à la structure correcte du processus d'abstraction, se trouve ici renversé. Ceux qui adoptent cette attitude le font en général dans plus d'un domaine: non seulement ils lisent ce qu'ils veulent lire, mais ils entendent ce qu'ils veulent entendre, ils voient ce qu'ils veulent voir... plus particulièrement dans le comportement de leurs semblables. Nous risquons alors de nous guider d'après des données en bonne partie imaginaires et nos comportements, nos décisions, en deviennent inadaptés. »